

JOURNAL POUR RIRE

Journal d'images, journal comique, critique, satirique et moqueur,

ON S'ABONNE
CHEZ
AUBERT et C^{ie},
PLACE DE LA BOURSE.

PRIX :
3 mois 5 fr.
6 mois 10 »
12 mois 17 »

ÉTRANGER :
Selon les droits de poste.

DIRIGÉ PAR

Ch. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et C^{ie}, du *Charivari*, de la *Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ
AUBERT et C^{ie},
PLACE DE LA BOURSE.

Les lettres non affranchies
sont refusées.

L'Administration ne tire
aucune traite et ne fait
aucun crédit.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur Paris est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin

de papiers peints, rue Centrale, 27, et à l'Agence générale, rue du Garet, 5, au 1^{er}. — A Londres, chez Delizy et C^{ie}, 13, Regent-street. — A Saint-Petersbourg, chez Isakoff. — A Leipzig, chez Michelsen et chez C. Tweetmeyer. — A Genève, chez M. Ed. de la Flechère, négociant, notre agent général pour la Suisse et la Savoie.

LANTERNE MAGIQUE

DES

AUTEURS, JOURNALISTES, PEINTRES, MUSICIENS, ETC.,

Par NADAR.

Bouton.

Jules Noël.

Eugène Delacroix.

Lepaulle.

Pollet.



BOUTON, l'homme des dioramas. Ce n'est pas une petite besogne : peindre, architecte et opticien. Bouton, à ces trois points de vue, — Dieu me garde de l'idée d'un aussi mauvais jeu de mots, — a fait seul et avec Daguerre des chefs-d'œuvre que le monde entier a vus. **JULES NOËL**, dessinateur très-fin et habile, qui n'a que le tort de ne pas donner assez souvent de ses nouvelles. Une des gloires, avec Alfred de Musset et Eugène de Mirecourt, du célèbre café de la Régence. **POLLET**, pas le sculpteur. Celui-ci est l'habile graveur, qui sait faire de si jolis pastels. Talent sérieux, nourri de la moelle des lions, et de plus homme plein d'éloquence, ce qui ne gêne rien; Pollet fait l'honneur de ce fameux divan Lepelletier, réunion de tout ce que Paris renferme d'illustrations littéraires et artistiques, et que les Anglais, qui ont oublié d'être trop bêtes, se font montrer quand ils viennent en France. **LEPAULLE**, mais défiez-vous de poser par complaisance devant lui. On le dit lié d'une amitié étroite avec l'honorable M. Achille Jubinal. Le maître, messieurs! chapeau bas! le coloriste par excellence, le créateur rayonnant du *Dante aux enfers*, de l'*Entrée des croisés*, du *Massacre de Chio*, des *Femmes d'Alger*, etc., etc. Mais il faut que je le dise enfin une bonne fois, et les gros yeux de personne ne m'en empêcheront, sursisti! Comme ce maître es chefs-d'œuvre fait mauvais, quand il fait mauvais! Et puis comment un homme comme **M. Eugène DELACROIX**, un génie devant lequel notre fétichisme voudrait s'agenouiller toujours, sans autre préoccupation ni arrière-pensée, va-t-il après avoir été si longtemps nié, repoussé et bafoué par les académies, — comme tous les génies de tous les temps, — comment va-t-il se faire aujourd'hui exclusif, réactionnaire et académique comme toutes les académies de la nature!...

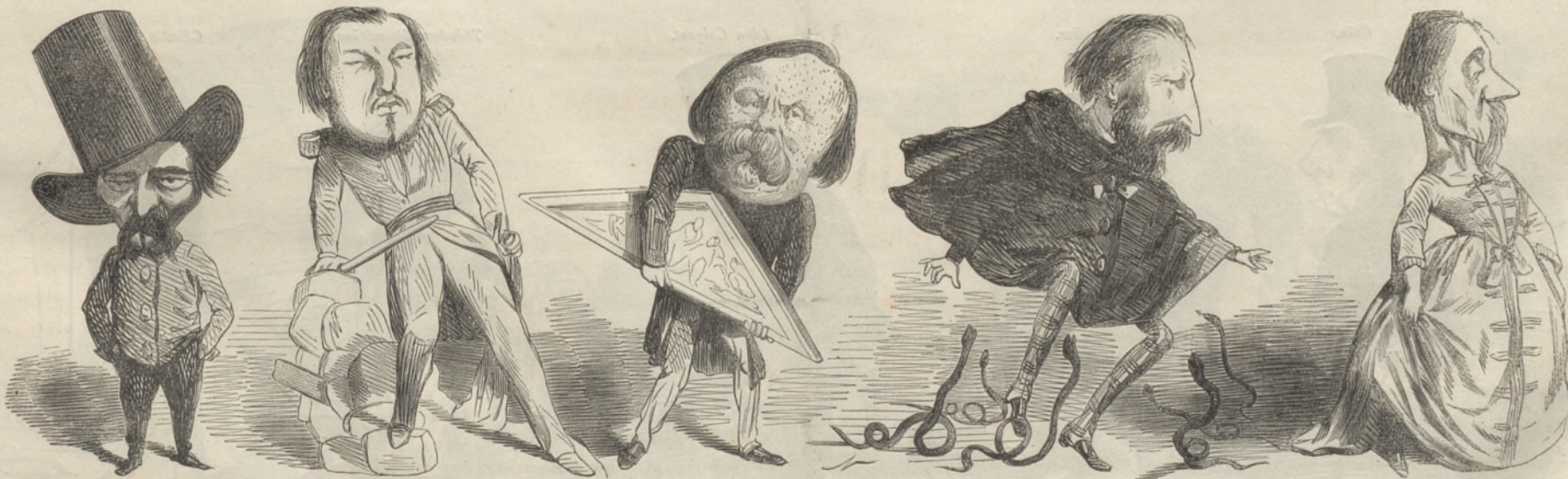
Millet.

Godin.

David d'Angers.

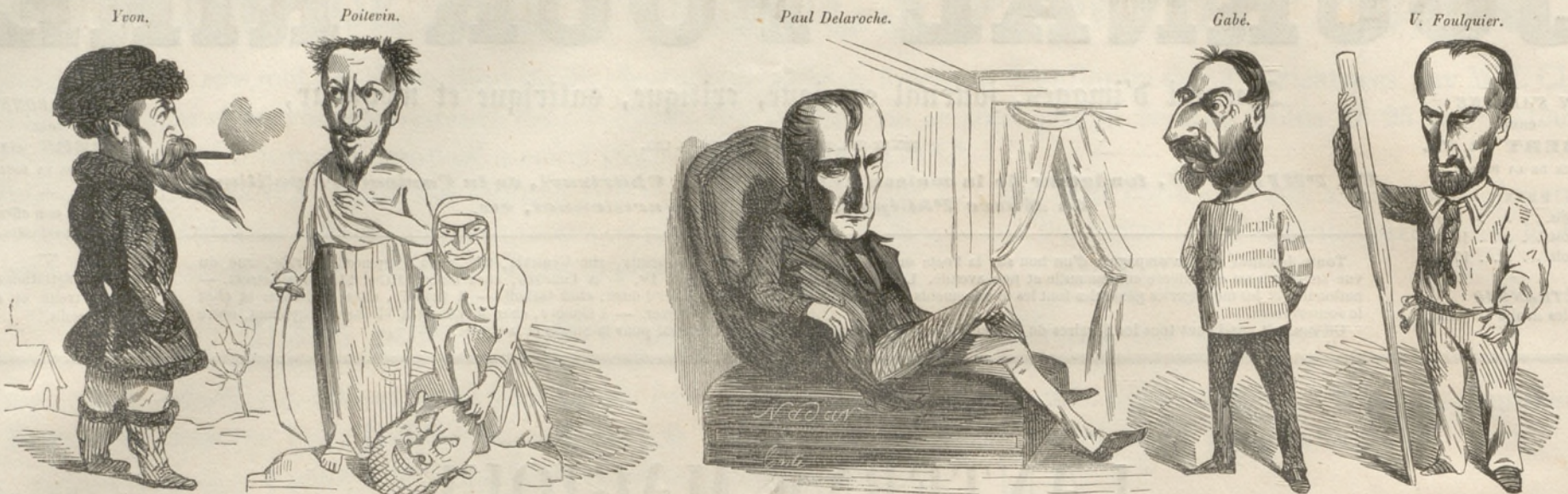
Clesinger.

De Mesmay.



MILLET, ce petit homme qui n'est pas content d'être un sculpteur de talent, dessine encore comme s'il n'avait rien d'aussi bien à faire. Garçon studieux, intelligent et aimable, auquel il ne manque que trois pieds sept pouces pour aspirer au grade de tambour-major dans sa légion. **GODIN**, sculpteur pour l'armée, auteur de la belle statue du général Damesme, commandée par la ville de Fontainebleau. Godin ignore toute sa valeur et professe la modestie du perce-oreille. **DAVID D'ANGERS** n'est pas seulement le premier et le plus fécond sculpteur de notre époque; il était encore le meilleur et le plus suivi des professeurs de l'École des Beaux-Arts. Aujourd'hui qu'il est momentanément éloigné de nous, puisse ce regret de ses élèves parvenir jusqu'à lui comme un témoignage de la reconnaissance de tous les sculpteurs qu'il a voulu faire et qui se feront beaucoup plus difficilement sans lui. Spécialité pour natures tourmentées, passionnées et fougueses, dont il est le plus saisissant reproducteur, **M. CLESINGER**. Tout le monde se souvient de sa *Femme au serpent*, laquelle éveilla si fort les pudicités du jury de 18... et fit dresser les cheveux sur tous les crânes chauves de l'Institut. Les vieillards, qui ne savent point comme on a d'aussi belles Suzannes, parlèrent de moulage; par malheur pour ces bonnes gens, l'œuvre de Clesinger est plus grande que nature. La *Bacchante* qui vint l'année suivante rappelle la fougue puissante de ce mémorable début. La statue de mademoiselle Rachel, envoyée cette année, — sauf le dos, dont je ne sais quoi qui ressemble à des cicatrices, fait venir à l'esprit de coupables pensées, — statue pleine d'un réalisme merveilleusement fondu dans une intellectualité lumineuse, est un nouveau chef-d'œuvre de cette main habile, qui semble fondre le marbre plutôt que le ciseler. **DE MESMAY**. En voilà un qui, plus malin que tous les fabricants de Lyon et de Tarare, avec tous leurs métiers Jacquart réunis, va vous faire de la soie, du velours et de la dentelle avec du marbre. Avez-vous vu cette admirable statue de mademoiselle de Montpensier, dont la robe de satin blanc fait un si brillant effet dans les massifs verts des marronniers du Luxembourg? Il est à regretter que M. de Mesmay se soit un peu trop reposé depuis ce temps-là. La commande ne doit pas cependant lui manquer, à moins que la direction des Beaux-Arts n'y voie décidément pas clair.

LANTERNE MAGIQUE DES AUTEURS, JOURNALISTES, PEINTRES, MUSICIENS, ETC. (Suite.)



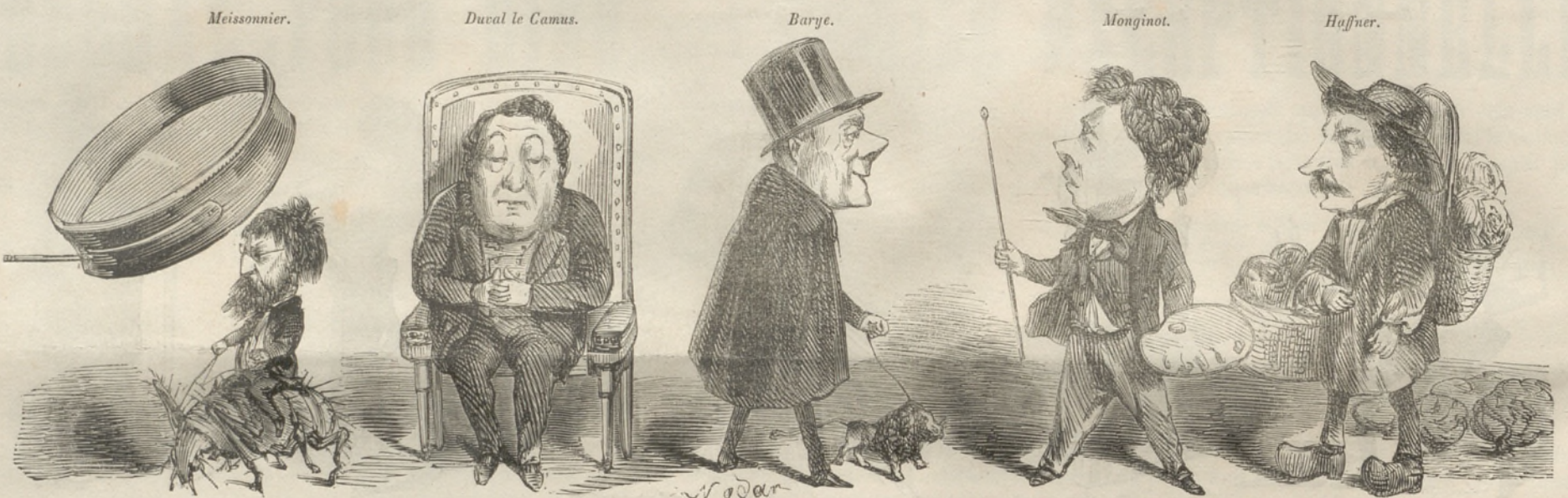
La Russie, piquée du revers essayé par le général Krilopp au salon de 4835, a chargé le général **YVON** de venger son injure. Au printemps de 1848 le général Yvon, après avoir bien dressé ses batteries, s'est établi dans la galerie d'Apollon, et il a commencé la campagne en détachant comme avant-garde quatre tableaux de genre, qui obtinrent tous, comme corps expéditionnaires, des avantages marqués. Le plus beau fait d'armes d'Yvon, c'est la bataille de Kolikowo, gagnée l'an passé dans le salon carré du Palais-Royal. Cette année le général Yvon a fait donner sur le champ de bataille deux tableaux très-remarqués, et un de ces magnifiques dessins qu'il sait faire comme personne. Et quand on pense qu'Yvon est encore bien loin d'avoir l'âge du général Lamoricière!

POITEVIN, le jeune auteur de la très-remarquable et remarquée *Judith* du salon de 4852. La sculpture n'attend pas le nombre des années.

M. **PAUL DELAROCHE** est un grand exemple de l'inconstance de la fortune et de la cruauté de Théophile Gautier. Il fut un temps où l'encens brûlait devant les *Enfants d'Édouard*, où on s'écrasait devant la *Mort du duc de Guise*. Et ce temps-là M. Delaroché était le béliér dont on se servait pour battre en brèche la réputation de M. Delacroix. Aujourd'hui que des malheurs particuliers se sont ajoutés pour M. Delaroché à ses revers comme peintre, le caricaturiste doit se borner à répéter en passant devant *Cromwell* et *Jane Gray*: « Il n'y a pas de profit à servir les aveugles. » (S'adresser maintenant chez M. Gallais, successeur, breveté du roi des Belges (s. g. du *Journal pour rire*.)

Un gars bien trempé, qui ne fait pas de phrases, ne parle point de *sacerdote*, et ne prend l'art que pour ce qu'il vaut et pas plus: un appoint et un moyen. Pinceau habile et facile d'ailleurs, tout autant, sinon plus qu'un autre, et assez philosophe et intelligent ami de soi-même pour s'oublier, dès que la commande lui en laisse le temps, à contempler la nature elle-même en son grand travail. Tel est M. **GABÉ**. Brusque encore et franc parleur en vrai canotier, planteur de choux (ô la bonne affaire!) et fougueux pêcheur à la ligne, qu'il est.

Un de nos plus habiles faiseurs d'illustrations, **V. FOULQUIER**, et de plus peintre de marines d'autant plus extraordinaire qu'il n'a jamais vu la mer et ne la connaît, comme la musique, que de réputation. On ne sait à ce crayon net, élégant et sûr de lui-même, et qui a été baptisé *Valentin*, heureux présage! qu'un défaut: une passion inconsidérée pour les nids de salangane (ou petite hirondelle de Chine) qu'il préfère au bœuf rôti, et qu'il se procure et fait venir à des prix extravagants, ce qui lui dévore le plus pur de ses sueurs. Que l'homme est bizarre!



A cheval sur une puce, s'avance sous la loupe le maître de la peinture microscopique et d'un fini inappréciable à l'œil nu: j'ai nommé **M. MEISSONNIER**. Talent des mieux doués, qui se complait dans les infini-ment petits et sait leur donner la grandeur; d'autant plus extraordinaire que, dans ses œuvres de patience minutieuse, il sait jeter la couleur et la vie comme s'il avait devant lui les ressources de l'immense toile de Véronèse.

M. DUVAL LE CAMUS père. — Mais qui *pater est is est filius*. — Un des maîtres de cette école, Lyon matinée de Genève, qui se préoccupe de compter les clous de fauteuil et que la vue d'un Delacroix frappe d'une terreur vague, comme le tonnerre certains animaux; école qui ne néglige pas de faire entrer dans la composition d'un tableau toute espèce d'éléments en dehors de la couleur et du dessin, les délicatesses sentimentales, les titres à malice, voire des calembours de livret. Le plus célèbre des ouvrages de M. Duval le Camus s'appelle *la Première Cause*. Un jeune avocat, un œil au ciel et l'autre main sur son cœur, reçoit les bénédictions d'une famille d'Auvergnats, à laquelle il vient de « rendre l'honneur » (*sic*). M. Duval le Camus père, que tous ces petits défauts n'empêchent pas d'être un homme fort honorable, s'est retiré de la peinture pour se vouer aux intérêts de l'Association des artistes. Il n'a plus aujourd'hui que cette préoccupation et celle aussi de tenir sa tête bien arriérée pour empêcher ses yeux de tomber sur ses souliers.

BARYE, le roi des sculpteurs de bêtes, comme le lion qu'il affectionne tant est le roi des animaux. J'ai entendu ce qui suit devant les deux magnifiques lions qui gardent la terrasse du bord de l'eau: « C'est très-beau, en effet; mais ils ne sont pas finis. — Vous croyez? — Je le sais positivement. Le roi Louis-Philippe, qui les avait commandés à l'artiste, va les voir, en train, dans son atelier. Il en est très-content, et il dit: Ma foi, pour mille francs, ça n'est pas cher! — C'est douze cents francs que nous sommes convenus, sire, dit l'artiste. — Non, mille francs. — Pardon, douze cents. — Le père Philippe, qui ne jetait pas son argent par les fenêtres, vous savez, s'en tient à ses mille francs. » — Le fait est que ça fait pas mal d'argent pour deux bêtes. — Oui, mais ils ont des frais... Mais savez-vous ce que l'artiste a fait? Il paraît qu'il y aurait perdu: alors il a gardé les lions encore huit jours en faisant semblant d'y travailler, et puis il les a livrés, et le père Philippe, qui n'y entendait pas grand chose, — c'était pas son affaire, dam! à c't'homme!... — les a acceptés comme finis! — Le fait est, qu'en regardant bien, ils n'ont pas l'air très-finis. — Parbleu! quand je vous le disais! »

Ce nez, assez peu aquilin, appartient au plus digne représentant de l'école Couture, **M. MONGINOT**. Il a su prendre au maître, avec une surprenante adresse, le secret de sa couleur, et il a, ma foi! pris aussi la manière de s'en servir. Que la pensée vienne maintenant faire éclore de cela les chefs-d'œuvre!

HAFNER. Un Alsacien qui possède tous les instruments. On l'a vu jouer successivement, et en maître, du Decamps, du Diaz, du Troyon, de l'Hédouin, etc. Il pinçait dernièrement du Lessore; mais, avec son immense facilité, il s'est mis enfin à toucher de l'Haffner, qui est de vrai son meilleur instrument, et il en pince de la façon la meilleure. Pinceau plein de finesse dans sa naïveté, nature bonne, simple et honnête comme les choux qu'il plante si souvent dans ses tableaux.



Je ne sais si **M. CAIN** a eu des torts vis-à-vis d'Abel; mais, assurément, il a pris un excellent parti, en se mettant à faire des chefs-d'œuvre, pour se réconcilier avec sa famille. Le grand aigle qu'il a envoyé cette année au Salon (ceci n'a rien de politique: commande datant de deux ans) fera un magnifique effet au Muséum d'histoire naturelle. Garde à vous, Premie!

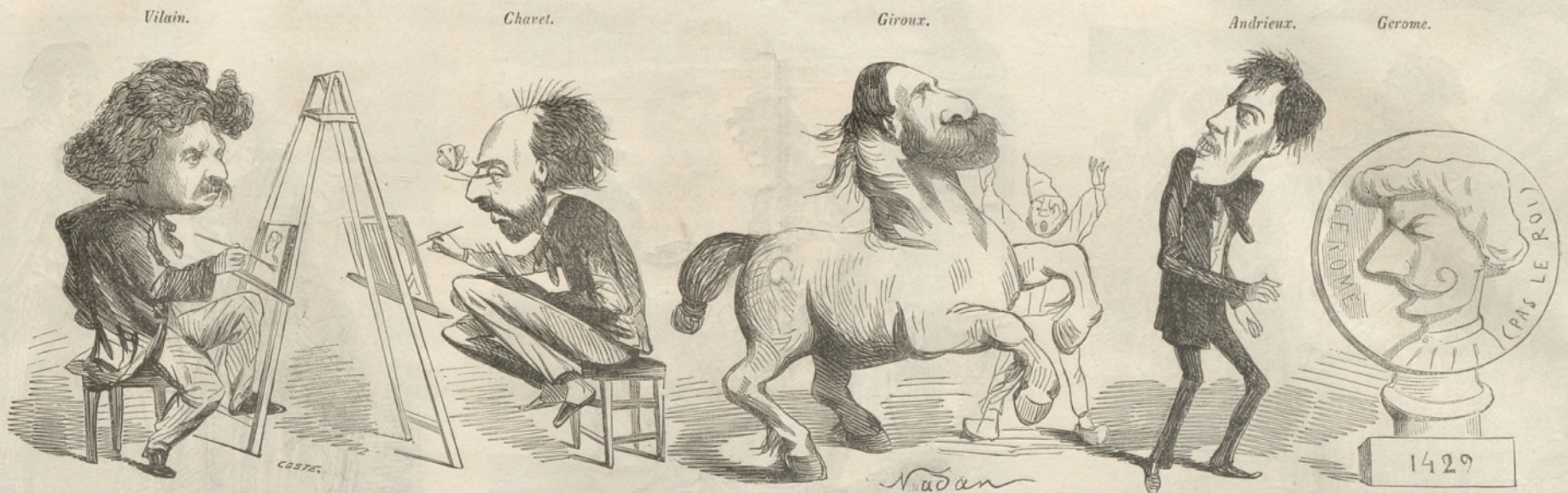
VERDIER, artiste laborieux et honnête, coloriste brillant; spécialité pour la *Bouquetière*, la *Porteuse de lait*, et autres *Cruches cassées*. Il en est, cette année, au *Découragement de l'artiste* (voir le livret), mais je vous assure qu'il ne s'est pas pris pour modèle. Il n'avait, certes, aucune raison pour cela.

LÉON COIGNET. C'est le talent, la modestie et la conscience à l'Institut. Il faut l'aimer et l'estimer, non pas tant parce qu'il a fait le *Tintoret peignant sa fille* et le *Massacre des innocents*, mais pour sa noble persistance à peindre honnêtement en face des dévergèlements de l'école dite *fantaisiste*. Le nom de Léon Coignet est toujours le premier qui sort de l'urne du scrutin pour la nomination du jury: preuve de l'estime qu'il inspire à tous ses confrères.

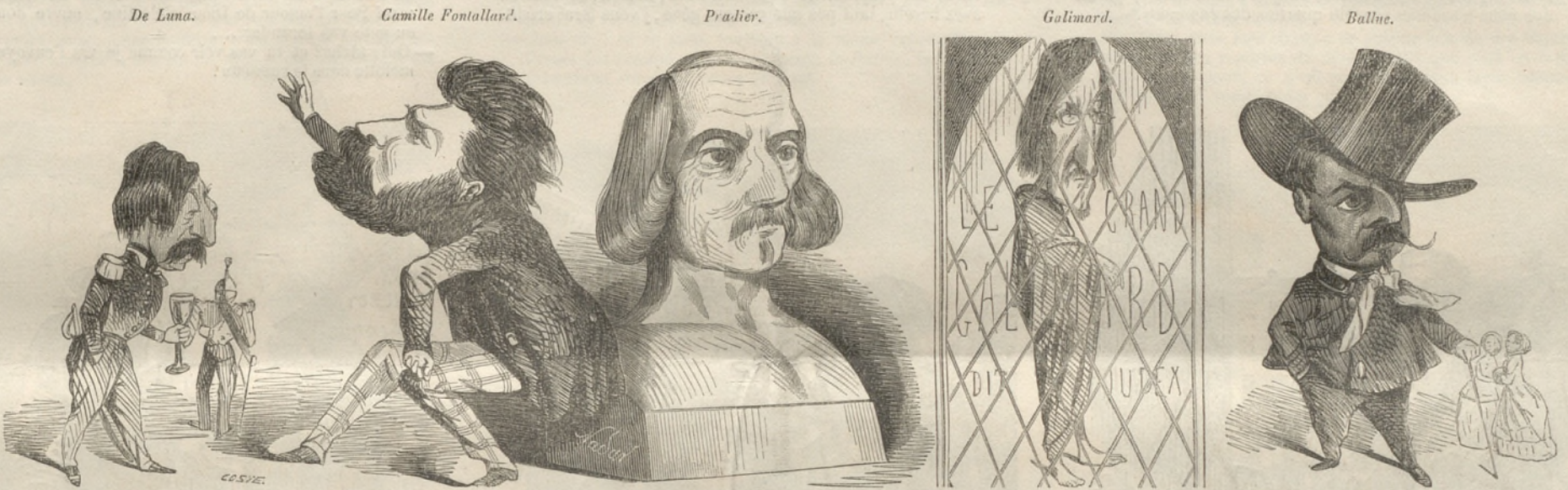
THÉODORE CHASSÉRIAU a eu, comme Litz, dix-sept ans jusqu'à quarante: serait aujourd'hui un des plus brillants représentants de la couleur. La dernière crise de son ver-coquin s'est révélée dans les décorations de l'atelier de la cour des comptes, où chacun admire la façon dont il a exécuté le mariage de M. Decamps avec la peinture chinoise.

CÉLESTIN NANTEUIL. Un grand garçon doux et aimable dont l'allure bienveillante contraste un peu avec la *furia* de ses compositions. Il se rattache par son éducation, par sa manière et ses succès à l'école romantique de 1833. Il étonna Paris, à ses débuts, avec les étourdissantes lithographies dont il a illustré les romances de Monpou. Son crayon est habile, spirituel, et Célestin Nanteuil, qui est un peintre distingué, fût devenu certainement un peintre célèbre, sans les encombres qu'il a trouvés en route.

LANTERNE MAGIQUE DES AUTEURS, JOURNALISTES, PEINTRES, MUSICIENS, ETC. (Suite.)



VILAIN, talent gracieux et distingué, Meissonnier croisé de Bonvin. Les deux sont bons et M. Villain aussi. — **CHAVET**, surnommé *le vierge aux cils*, un très-aimable garçon et qui fait de la bonne peinture, ce qui vaut au moins autant. Les petites toiles de Chavet, qui est fort jeune encore, se couvraient d'or, — bien avant que l'or eût baissé chez les changeurs. — Hue! oh! voilà M. **GIROUX**. Regardez-moi ces chevaux-là, monsieur Dedreux; ça hennit, et ça rue, et ça tire sur le timon : et ils ne ressemblent pas à des levrettes, au moins! Un beau talent que celui de M. Giroux! A peine au sortir de l'enfance, **ANDRIEUX** se montre à toutes les vitrines de marchands de tableaux et d'images en chevaux, cavaliers, barricadeurs, dessins et aquarelles de tous genres. Il est à regretter que ce talent naissant et déjà très-constaté s'éparpille en myriades de croquis, au détriment des fortes études qui peuvent seules lui donner le rang qu'il mérite. Mais pourquoi Andrieux porte-t-il le menton aussi long?... **GEROME** a eu le plus brillant des débuts avec son *Combat de coqs*, à un âge où on se voit encore pour quatre ou cinq ans sur le tabouret de l'atelier. Son.... *Gynécée grec* a soutenu dignement ce premier succès. Chaque toile de M. Gerome doit faire bondir de joie le cœur de M. Ingres, et je comprends bien cela.



Un petit Horace Vernet, M. de **LUNA**. Même amour pour la poudre, les fusils, les canons et les dragons, très-recherché des gens qui aiment cette note-là. Moi, je ne m'y connais pas. — Une des natures les mieux douées que l'on puisse voir, **CAMILLE FONTALLARD**, frère de feu Gérard Fontallard, l'auteur de ces extraordinaires caricatures à la plume qui ont occupé Paris il y a quelques années. Camille Fontallard, qui a fourni les plus belles charges d'atelier et de coulisses, est le premier auteur de la célèbre légende de Calino qu'il a inventée. Il a tenu au Cirque l'emploi des Murat, où il était magnifique. Un des esprits naturels les plus originaux que j'aie vus, Fontallard a le très-grand tort de ne pas s'occuper assez de son art, où un sentiment inné de la couleur lui vaudrait une des premières places; quelques-unes de ses esquisses ont attiré assez vivement l'attention pour l'attester. M. Horning appelle cela des bonheurs de palette : je lui en souhaite. — Jéhovah a créé la femme, s'il faut en croire la Genèse, mais **PRADIER** y a évidemment mis la dernière main. Nul n'a su donner au marbre une onctuosité aussi voluptueuse, nul n'a allié aussi heureusement à la ligne puissante des antiques la finesse et la grâce un peu molles de la statuaire moderne. Quelques-uns ont pensé que ce n'était peut-être pas une raison suffisante pour franger de rose et d'azur ses derniers *peplum* exposés : moi, qui suis fou de la sculpture peinte, je lui en ai su gré comme d'un acheminement; — mais je ne suis pas de l'avis de son buste en or. — M. Pradier, comme cœur et comme esprit, est une nature profondément artiste. — Courons vite et filons! voilà **GALIMARD**!!!!... — **BALLUE**, le peintre *Loret*, l'inventeur des femmes cobalt — tendre et des *marquis jonquille*, avec accompagnement de paysages vaporeux, sulfureux et toujours bleus, — à moins qu'ils ne soient en carmin. M. Ballue a créé une nature à lui, parfaitement en dehors de la nature réelle, et néanmoins pleine d'éblouissements et de prestige, que le quartier Bréda se dispute frénétiquement. Peintre à la pistache et à l'ananas. Ballue tient genre Louis XV pour les *Dames aux camélias* généralement quelconques, clairs de lune hystérique pour les pensionnaires sentimentales, fait la fortune de De Peyrelongue et autres encadreurs de la rue Laffitte, et va partout — même à l'Institut un jour ou l'autre. Pour parler sérieusement, j'ai vu cette année des paysages signés de lui et très-remarquables; si Ballue s'avise d'étudier et de garder sa merveilleuse couleur, il pourra bien quelque jour passer sur le pont des Arts, dont je parlais tout à l'heure, bras dessus, bras dessous avec Diaz.



COROT, un des noms les plus justement vénéralés de l'école moderne. Quand même l'admiration que nous professons pour ce talent si élevé ne nous interdirait pas ici toute tentative de plaisanterie, nous serions encore appelé au respect par la dignité de ce caractère et l'estime fervente qu'il inspire à toute la jeune génération : — *M. Corot, c'est notre maître!* — *Et La Fontaine en a menti.* — Son meilleur élève, **EUGÈNE LAVIEILLE**, frère du célèbre graveur sur bois. Un des talents les plus convancus et les plus opiniâtres de cette époque, paysagiste sincère et qui respecte jusque dans son enthousiasme la grande nature, calme, large, tiède et puissante. Eugène Lavielle doit en outre à son existence laborieuse, toute de désignation, de dévouement et d'abnégation, d'être l'un des plus honorables amis dont on puisse se vanter. — Ce grand jeune homme à l'air mélancolique à la fois et persuasif, et auquel le paysage a mangé le dessus de la tête, est **M. ANASTASI**, Grec d'origine. Ce nom insidieux qu'il porte d'ailleurs très-dignement a donné lieu à une foule de quiproquos se terminant tous plus ou moins par des déclarations d'amour assez intempestives, c'est ainsi qu'Anastasi fut un jour demandé en mariage par un riche Anglais que sa peinture avait transporté. Comme la distinction et l'élégance de son talent sont connus de tous, nous nous contenterons d'ajouter que cet excellent et très-estimable garçon obtient dans le monde et auprès des dames les succès les plus étourdissants par l'allure militaire de ses redingotes et la coupe de ses pantalons à la hussarde. — De **NIEUWERKERKE**. On dit que ce n'est pas un sculpteur pour rire, comme le comte d'Orsay, qu'il est un hôte agréable, qu'il est le plus aimable des despotes et une foule de qualités que je n'apprécierai certainement jamais de bien près. Je ne pourrai jamais... (interrompu par M. Ch. Philippon, qui me fait observer que le *Journal pour rire* ne parle plus politique). Terminons donc bien vite en ajoutant que M. de Nieuwerkerke, qui a plus de croix que n'en pourrait contenir le thorax de l'honorable M. Achille Jubinal, n'a pas son pareil pour faire des altères et soulever des poids. Comment portera-t-il le petit qu'il a à ses pieds? — Du damas, du lampas, du satin, de la moire, des plumes, des dentelles : je soupçonne **M. FAUSTIN BESSON** d'avoir traversé ce pays découvert et habité par M. Baron, où l'on passe sa vie à jouer de la guitare au pied de dames minaudières. C'est coquet, gracieux et joli au possible. Mais est-ce que ce n'est pas un peu trop dans les cordes douces; là, là! comme qui dirait de l'arsène Houssaye peint? — **NADAR**.

LES BOHÉMIENS DE PARIS, — par RANDON.



— Tiens! c'est Gustine! c'te jeunesse qui vendait du persil à la Halle! Rien qu'ça d'genre! Bonjour, mam'selle! y paraît que nous n'sommes plus du quartier des *Innocents*?



— Un sou! et moi qu'avais pris c'l' oiseau-là pour quéque chose de propre!..... Eh! dites donc, m'sieu, si vous en avez besoin, faut pas que ça vous gêne, j'vous ferai crédit.



— Vingt-neuf sous au choix! la bijouterie en or de Californie! contrôlée et poinçonnée à la Monnaie! Voyez, madame, choisissez, tout est à vingt-neuf..... On dirait que t'allumes! Pour l'amour de Dieu, Célestine, ouvre donc l'œil, ou je te vas tarauder.....
— Oui, tâche! et tu vas voir comme je ves t'envoyer ta camelotte dans le ruisseau!



— A la bonne heure! v'là un aristo qu'est pas fier! C'est pour le moins un comte ou un marquis.



— Allons, venez donc, mam' Suifard, c'est moi qui régale; je paye un litre.
— Non, vrai, ma chérie, je ne vais pas là, c'est trop canaille; et puis, d'ailleurs, ma pauvre estomac ne peut pas supporter le vin..... Je préfère l'eau-de-vie; ça me passe mieux.



— En v'là un vrai bain de lézard! et pas cher! C'est le gouvernement qui fournit la baignoire et le Père Éternel qui la chauffe! Comme j' vas m'en payer une bosse!

Nous continuerons dans le prochain numéro le SALON DÉPEINT ET DESSINÉ PAR BERTALL, la première page sera coloriée.

Nous donnerons ensuite une nouvelle COMPLAINTÉ DU JUIF-ERRANT, le personnage *historique* sera mis en couleur. — Nous donnerons aussi un compte rendu de l'opéra accompagné de dessins par Gustave Doré.

Après les artistes peintres et sculpteurs viendront dans la LANTERNE MAGIQUE les musiciens, les auteurs dramatiques, etc.

Ceux de nos nouveaux abonnés qui désireraient compléter la collection de la Lanterne magique peuvent nous demander les mois antérieurs à leur abonnement. La *Lanterne magique* a commencé dans le mois de janvier. Nous pouvons fournir les mois de janvier, février, mars et avril.

Les mois antérieurs à janvier 1852 sont épuisés.

Antérieurement au décret qui régit actuellement la presse, nous étions obligés de mettre sur le journal la date

même du jour où nous faisons notre départ par la poste. Or le journal, qui ne paraît à Paris que le samedi, étant livré à la poste le vendredi, devait porter la date du vendredi. A partir de ce numéro, nous rétablissons la véritable date, celle du jour où le journal paraît à Paris.

UNE VIEILLE LORETTE.

Comme ces charmantes fleurs si variées de couleur et de parfum qui portent toutes le joli nom de roses, — comme les roses qui se changent toutes, hélas! en un affreux de même les lorettes, extrêmement variées dans leur espèce, dans leur forme, dans leur couleur, dans leur parfum, finissent toutes, hélas! comme les roses.

Gavarni, — l'Hogarth de la femme légère de notre époque, — n'a cependant représenté que la lorette pur sang; restent à peindre la lorette mystérieuse, c'est-à-

dire la lorette prude, qui cache sa vie réelle et affecte les dehors de la femme honnête; — la lorette de théâtre, actrice de cinquième ordre, choriste, figurante, rat de coulisses; — la lorette de bas étage et bien d'autres encore, parmi lesquelles nous allons esquisser les traits de la lorette bourgeoise.

Si nous la dessinons mal, ce sera notre faute, car nous avons sous les yeux un type parfait de cette curieuse variété.

Voyez cette petite vieillotte aux yeux un peu cireux, au petit nez rouge et enrhumé, au teint plombé; elle marche le dos voûté, les genoux en dedans comme un cheval ruiné; elle se dandine, elle fait l'œil en passant, — c'est un reste d'habitude; — elle a les mains sèches et veineuses, de petits pieds et pas d'autres protubérances qu'une tournure en crinoline. Son pauvre petit corps, maigre comme un sac de clous, est attifé, blanchi à la poudre de riz; ses cheveux sont astiqués comme une giberne, au noir brillant, tout cela présente — à distance — l'aspect

LES BOHÉMIENS DE PARIS, — par RANDON.



— Comment! six francs d'un paletot et d'un gilet qui m'en coûtent quatre-vingts et que je n'ai pas mis dix fois!
— Que voulez-vous, jeune homme, c'est comme ça dans notre petit commerce : dès qu'un effet a été endossé, il n'a plus de valeur.



— Deche complète! Le cure-dents ne va pas; v'là qu'il est midi, et j'n'ai pas encore étrenné.
— Imbécile! tu te tiens toujours à la même spécialité. Si t'avais fait comme les autres, vendu *la Patrie*, tu te serais crânement recalé à l'heure qu'il est.



— Nos moyens d'existence, estimable gendarme? eh parleu! nous vivons de l'art.
— Farceurs! vous êtes chargés de cuisine comme des esquelletes, et vous voudriez me faire accroire que vous vivez de *lard*! Allons donc! ce n'est pas à un vieux lapin comme moi qu'il faut venir conter ça.



— Pardon, maame, j' viens d'êl' volé.... Vous ne saureriez pas me dire ousque j' pourrais trouver une somnambule?



— C'est de la graine de truffes, première qualité, la même qui se paye douze et quinze francs l'once au Palais-Royal; je ne la vends que trois francs.... parce que c'est vous.



— Mon dernier billet pour monter dans l'obélisque, moins cher qu'au bureau.

d'une Parisienne qui n'aurait guère passé la trentaine. Si vous tenez à l'illusion, ne vous approchez pas. De près vous verriez tout ce que je viens de vous dire, et vous reconnaitriez dans sa toilette les ruines d'une toilette passée, des étoffes retournées, des dentelles rapiécées ou de fausses dentelles, du faux dessus, du faux dessous.

Si vous la connaissiez, vous trouveriez du faux dedans comme dessus et dessous.

Qui est-elle?... d'où sort-elle?

Elle vit de ses rentes et se nomme madame de ***, c'est l'apparence; — voici la réalité : elle vit des restes de sa jeunesse, et se nomme Babochard ou Tatouillet.

Fille de quelque petit employé ou petit boutiquier, elle a reçu de l'éducation, ce qui veut dire qu'elle sait bien lire et mal écrire, qu'elle tapote *Ah! vous dirai-je maman!* sur le piano, et danse d'instinct la polka, la mazourka, la redowa, et *cetera*.

Mariée par prévoyance paternelle à un riche imbécile, elle l'a quitté ruiné, a fait dans quelque maison de jeu la

connaissance de quelque vieux secrétaire d'ambassade, a mené joyeuse vie sans s'afficher néanmoins comme une Pomaré ou une Mogador, M. le comte ne l'aurait pas permis, et, d'année en année, est arrivée au point où nous la trouvons.

Je laisse de côté le temps de sa jeunesse, le beau temps sans doute, mais celui que je ne puis écrire dans un journal qui se respecte; je ne me suis proposé d'ailleurs que de montrer le côté par lequel elle diffère des lorettes ordinaires.

Montons chez elle, je vais vous présenter. Dans ses beaux jours, elle habitait le quartier Breda, la rue de la Tour-d'Auvergne ou la rue de Notre-Dame-de-Lorette. Depuis que les affaires ne vont plus, elle est descendue de quelques rues et monté de plusieurs étages. Tenez, c'est là, dans cette maison-omnibus.

En passant devant le concierge, nous ne donnerons pas le nom d'autrefois, Paméla ou Évelina; nous dirons :

« Madame de ***! » et le concierge, d'un air peu respectueux, nous répondra : « Il y a du monde. »

Quatrième étage... cinquième étage... nous y voici!

C'est madame de *** qui nous ouvre, sa femme de ménage ne vient que le matin.... O Paméla! une femme de ménage! Quel tort nous font les révolutions.... de la cinquantaine.

Madame est en peignoir — ou en robe de chambre — fanée, bien entendu! Nous traversons la salle à manger, dont la cheminée est cachée par des fleurs artificielles fanées; des rayons garnis de velours fané, en guise de dressoir, supportent quelques vieilles porcelaines de Sèvres ou de Saxe, pâtes soit-disant tendres, ornées de peintures, qu'on lui a données pour belles.... Belles pour le prix qu'elles lui coûtent, à la bonne heure!

Le salon, — sans tapis et sans feu, — est meublé à la Louis XV. Ne regardez pas de trop près la fraîcheur des étoffes; — il est orné de peintures dans le goût de Boucher : ce sont des femmes nues par-ci, des femmes nue

LE GARÇON DE CAFÉ, — par CHAGOT et LEFILS.



Sa chambre à coucher, c'est la salle de billard.



A sept heures, il entre en fonction.



Il se fait ensuite bichonner.



Le voici sous les armes!



Il vient de régler un compte avec une mauvaise paye.



Le jour de sortie, c'est un lion échappé.

par-là, des portraits de mesdames Pompadour et Du Barry, plus ou moins décolletées. — C'est un salon à la Château-Gaillard.

La chambre à coucher est plus confortable, on reconnaît le sanctuaire de l'ancien temple; les fauteuils sont larges et moelleux, un peu gras, j'en conviens, mais ils ont tant fait d'usage! Le lit, recouvert d'un joli couvre-pied brodé, est enchâssé dans une petite alcôve bien abritée par de vastes draperies, le jour est voilé par des rideaux épais; il ne manque, en un mot, à cette chambre-boudoir que du feu dans l'âtre, et de la jeunesse à la beauté qui l'habite.

Mais elle soigne sa chambre à l'égal de son pauvre corps, comme le bijoutier frotte et fait reluire tant qu'il peut sa boutique et sa marchandise.

Du papier sur un guéridon, une plume, de l'encre et une paire de lunettes, qu'on n'a pas eu le temps de cacher, prouvent que madame était occupée à écrire.... Madame écrit, madame fait gémir la presse.... surtout les correcteurs!

Pour retarder cette affreuse débîne, dont l'avenir est gros, on se livre à quelques industries dissimulées, on fait de la littérature de couturière, l'on écrit pour les

journaux de modes, coupant, taillant, rognant l'orthographe à plein drap et l'on signe ces *premiers-Paris* de la confection du nom de madame la comtesse de B. ou de toute autre lettre de l'alphabet.

Puis, à l'aide de cette haute position dans un tout petit journal, ou se fait marchande de pommade pour les cheveux, ou d'eau pour les dents, chez M. un tel, épiciier, perruquier ou bonnetier.

Mais la littérature et la pommade de madame de ***, égales en valeur, ne suffisent pas à faire bouillir sa triste marmite; il faut encore, comme Bernard de Palissy, nourrir le feu dévorant de quelque partie du mobilier, de quelque miniature croustilleuse, de quelque verroterie de Venise.

Vous me demandez quel est ce monsieur que notre présence semble un peu contrarier? A sa tête dénudée, vous le prenez pour une pratique de madame de ***. Ce n'est point à la marchande de pommade que maître Lesot rend visite, Mercure (le dieu du commerce) est pour le moment étranger à la situation: c'est Cupidon qui a conduit les pas du visiteur.

Cupidon, vous le savez, a les yeux couverts d'un bandeau, — c'est son excuse.

M. Lesot est un robin, — c'est le bichon de Pamela ou Evelina. J'ai dit le bichon? Non, c'est le précurseur du bichon; car la lorette bourgeoise, en vieillissant, dégringole au robin ou au capitaine, puis au bichon et au directeur. C'est la dernière étape.

Mais le robin, tout bête qu'il est, s'ennuierait d'un trop long tête-à-tête; pour le distraire, on donne des soirées sans façon, des bals d'intimes et quelques petits diners.

En hommes, la société n'est pas mal composée: les hommes vont partout, ils vont même de préférence chez les vieilles pécheresses, dans l'espoir d'y rencontrer les jeunes, espoir toujours déçu; car les vieilles lorettes connaissent trop leur métier pour se risquer à une concurrence ruineuse.

En femmes, vous avez la vieille madame de chose avec sa fille, son mari, son amant et l'amant de sa fille; — la vieille mademoiselle de machine, amie d'enfance de la maîtresse du lieu; — les vieux M. et madame n'importe qui, mariés au 13^e arrondissement, naturellement escortés de l'amant de madame. — Tout le personnel féminin est dans ce goût-là.

Si c'est une soirée, on parlera des pièces nouvelles; et

LES PLAISIRS DU TURF, — par RANDON.



A part quelques légers accidents, on peut dire que les courses ont été des plus brillantes cette année.

quand on aura fini le chapitre des scandales de la ville et du théâtre, n'ayant plus rien à dire d'intéressant pour ces dames, on fera un whist à un sou la fiche, ou un petit baccarat à perdre trois francs dans sa soirée.

Le robin ne souffrirait pas qu'on jouât plus gros jeu, — il est moins bête en cela que sur tout autre point.

Si c'est un bal, vous verrez Paméla ou Evelina exhiber, en robe décolletée, ses pauvres os poudrés à blanc; elle aura des fleurs artificielles dans ses cheveux d'un noir artificieux, et dansera en minaudant comme une petite chatte, la friponne!

Le robin dansera gravement comme un pigeon pattu. La grosse madame de chose se trémoussera pour paraître légère au physique; toutes ces malheureuses danseront comme si c'était de leur âge, et vous vous souviendrez, en les voyant, de la danse macabre, la danse des morts.

Les dîners sont aussi séduisants que les bals et les soirées.

Le robin a envoyé le matin deux fioles de champagne à trois francs la bouteille, on fera des folies!

Le potage se sert dans une soupière dépareillée, mais fêlée, — les assiettes ne sont pas du même service, — l'argenterie devient plus rare de jour en jour, — les couteaux portent les armes de feu M. le comte. — Le vin n'est pas bon, mais il est jeune; il faut passer quelque chose à son âge. — Vient le bœuf bouilli, puis un petit poulet maigre. — Il n'y a de gras dans la maison que le robin qui l'est un peu et les fauteuils qui le sont beaucoup. — Voici un plat de crème et un *manqué* (deux plats manqués), et enfin une salade dans un saladier recousu par des fils de fer.

Je n'ai rien dit des mendiants et du fromage de Brie,

ce sont les deux seules parties irréprochables du festin, qui se termine par le café mal fait, mais versé dans le vieux sèvres que nous avons admiré sur l'étagère fallacieuse.

Par le présent, cette sorte de lorette tient de la bourgeoise et se faufile tant qu'elle peut dans le monde honnête; si elle ne réussit pas à s'y faire accepter, c'est qu'il lui reste du passé ce parfum de bohème et de lorette que le monde flaire, mais qu'il ne goûte pas.

Quand la lorette de cette espèce a un fils, elle l'abandonne au tour de l'hospice, ou, ce qui revient au même, aux hasards, aux tentations de la misère: elle ne le voit jamais, lui défend sa porte, et lui fait la réputation d'un coquin avant qu'il la mérite.

C'est que la lorette bourgeoise est la pire espèce de lorette. La vraie lorette est bonne fille, souvent bonne mère, l'on en voit même devenir bonnes femmes. Celle dont j'ai retracé le type a été mauvaise fille et mauvaise femme; elle est mauvaise mère; elle est hypocrite, égoïste, avare, sans foi, sans esprit et sans cœur.

C'était un sujet trop sérieux pour notre journal; mais l'observation et la vérité valent bien la peine qu'on sorte quelquefois du cercle qu'on s'est tracé.

Nous ferons, un autre jour, le croquis du robin de madame de ***.

CH. PHILIPON.

BAZAR BONNE-NOUVELLE. — M. de Linski est vraiment un artiste incomparable et surtout infatigable. Il suffit à tout; non content de donner tous les jours une et souvent deux représentations sur son théâtre, il donne encore des soirées en ville, et partout il sait se faire admirer et applaudir. Après plus de 150 représentations, il

devrait avoir besoin de repos, mais il sait se donner les forces nécessaires pour accomplir son œuvre. D'ailleurs peut-on sentir la fatigue quand on n'entend que des bravos et des applaudissements, et qu'on est soutenu par l'enthousiasme de tous ses spectateurs?

La fête des Lilas, aux Château et Parc d'Asnières, annoncée pour jeudi dernier 20 avril, n'ayant pu avoir lieu à cause du mauvais temps, l'administration a mis à profit ce délai forcé pour ajouter aux embellissements et aux plaisirs de cette inauguration de la saison d'été. Un orchestre nombreux et choisi, conduit par le célèbre Marx, exécutera plusieurs morceaux inédits; à 10 heures, beau feu d'artifice de la composition d'Aubin; brillant éclairage du Parc et du Château par Bied. L'administration tient elle-même le restaurant et n'a rien négligé pour y réunir le luxe et le confortable gastronomique que l'on trouve dans la capitale.

Le château de Rambouillet devait ouvrir ses portes dimanche dernier; le mauvais temps a fait remettre la fête d'inauguration à dimanche prochain. A dimanche donc les belles promenades dans le parc et sur la magnifique pièce d'eau; les danses, les jeux de toutes sortes, le feu d'artifice, etc., etc. C'est une charmante partie de plaisir à faire que d'aller passer la journée à Rambouillet. On trouve au château un excellent restaurant dont, par exception aux restaurants de ce genre, la carte est très-variée et les prix sont très-doux. Nous connaissons le château et le parc pour les avoir visités souvent, et nous les recommandons en toute assurance.

TROIS MOIS D'ABONNEMENT GRATIS!

Au JOURNAL POUR RIRE.

L'année 1852 du *Journal pour rire* faisant exception avec les années précédentes, pendant lesquelles le journal s'occupait de politique, formera une collection nouvelle dont on pourra composer des albums de salon sans crainte de froisser l'opinion de telles ou telles personnes de sa connaissance. — Par cette raison, et aussi parce que c'est en janvier 1852 qu'a commencé la galerie de portraits-charges intitulée LANTERNE MAGIQUE, qui se continue et va comprendre tous les *journalistes*, — *auteurs*, — *poètes*, — *dramaturges*, — *vaudevillistes*, — *artistes peintres*, — *sculpteurs*, — *dessinateurs*, — *musiciens*, etc., etc.

Enfin parce que c'est en 1852 que Bertall a commencé son *Salon dépeint*, 1852, disons-nous, sera une sorte de nouvelle série curieuse et intéressante à divers titres.

Nous pensons qu'un grand nombre d'amateurs voudront la posséder, et dans cette idée nous venons de faire retirer les numéros des mois de janvier, février et mars, qui étaient épuisés.

Ces trois mois, nous les donnerons *gratis*, sauf le port, aux personnes qui souscriront pour un an à partir du 1^{er} avril dernier. Pour les recevoir *franco* il suffira de nous adresser 17 fr. pour l'abonnement d'un an, — et 1 fr. pour le port par la poste, soit 18 fr. en tout.

On peut s'abonner par l'entremise des libraires, des directeurs des postes et des grandes messageries;

Mais le mode le meilleur, celui qui évite le mieux les retards et les erreurs, c'est l'envoi d'un bon de poste de 18 fr. à MM. AUBERT et C^{ie}, ÉDITEURS, PLACE DE LA BOURSE, 29.

Pour obtenir un bon de poste, il n'est besoin d'aucune formalité, d'aucune signature, il suffit de remettre ou faire remettre au bureau de poste de sa localité la somme de 18 fr., en ajoutant 2 pour cent, soit 36 centimes, et en demandant ce bon pour être payé à MM. Aubert et C^{ie} à Paris. — Ce bon est remis immédiatement, et la personne qui l'a demandé l'envoi à MM. Aubert et C^{ie}, place de la Bourse, 29, en donnant bien lisiblement son adresse.

DESSINS EN COULEUR

POUR FILET ET CROCHET.

Aujourd'hui qu'il est de mode de faire du filet et du crochet à dessins en couleur, les dames sont fort embarrassées car il n'existe pas de modèles de ce genre dans le commerce. Voici un album qui remplira cette lacune. Les dames trouveront dans l'album que nous annonçons des dessins en couleur et des dessins blancs, des modèles pour rideaux blancs avec bordures blanches, ou bordurés en couleur; des modèles pour couvre-pieds en couleur, pour édredon, pour couvertures de canapés, dos de fauteuils, coussins de pieds et coussins de fauteuils, en couleur et en blanc, pour couverture de berceau, pour serviettes à marrons, en un mot pour tous les emplois de ces sortes d'ouvrages. Au bas des dessins sont indiqués les différents usages qu'on en peut faire, les différentes matières à employer, telles que soie, laine ou coton.

LES DESSINS EN COULEUR PEUVENT S'EXÉCUTER EN FILET, EN CROCHET ET EN TAPISSERIE. — Tous ces beaux modèles sont imprimés en noir ou en couleur sur papier vélin très-fort. Les dames qui connaissent le prix auquel ces sortes de modèles sont vendus savent que les grandes feuilles, les modèles de couvre-pieds, par exemple, se vendent 2 fr. 50 c. et 3 fr. la pièce; or l'Album de dessins en couleur et en blanc que nous annonçons contient 30 dessins grands et petits, en blanc et en couleur; il représente donc en réalité une valeur marchande de plus de 40 francs.

CET ALBUM EST DONNÉ GRATIS A TITRE DE PRIME

à toute personne qui souscrit pour un an au journal les *Modes Parisiennes*, le plus élégant, le plus varié et le plus vrai des journaux chargés de représenter les modes de la bonne compagnie de Paris.

Les *Modes Parisiennes*, qui commencent leur dixième année, sont connues de toute la société aristocratique du monde comme la plus fidèle représentation du goût parisien dans la forme et la composition des toilettes aussi bien que dans l'assortiment des couleurs. Nous n'avons donc pas besoin de faire ici leur éloge, nous nous bornerons à rappeler que le journal paraît tous les samedis à Paris (52 fois dans l'année), qu'il donne chaque fois de charmants dessins de M. Compté-Calix, gravés sur acier, imprimés sur beau papier vélin, et coloriés à l'aquarelle avec le plus grand soin.

Il donne aussi, dans l'année, DOUZE GRANDES FEUILLES, IMPRIMÉES DES DEUX COTÉS et contenant un nombre infini de patrons de robes, chapeaux, bonnets, cols, fichus, broderies, etc., etc.

Prix pour 3 mois, 7 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — un an, 28 fr.

L'abonnement d'un an donne seul droit à l'album de *Dessins en couleur et en blanc pour filet et crochet*. A toute personne qui aura ajouté au prix de l'année 2 francs pour l'affranchissement du port de l'album, cet album sera envoyé FRANCO, sur quelque point de la France que ce soit.

Les abonnés de l'Étranger devront s'adresser, pour faire venir l'album, à l'intermédiaire par le moyen duquel ils ont pris leur abonnement.

ADRESSER UN BON DE POSTE OU UN BILLET A VUE SUR PARIS A MM. AUBERT ET C^{ie}, ÉDITEURS DES *Modes Parisiennes*, place de la Bourse, 29. Cette manière de s'abonner est la plus prompte, la plus sûre et celle qui expose le moins à des erreurs.